

*Théodore TAKOU**

***A PROPOS DU PLATEAU DE L'ADAMAOUA: UN ESPACE DE
DIVERGENCES ET DE CONVERGENCES***

About the Adamawa Plateau: a Space of Divergence and Convergence

Abstract: This analysis proves that the Adamaoua region constitutes a heterogeneous realm with respect to its geography, history, sociology, its economic resources and its diverse forms of cultural expression. But in spite of its diversity, which must be taken into consideration, this social architecture is not entirely artificial, but reveals itself as highly significant.

Keywords: Cameroon, Adamaoua, geographical realm, demography, history, divergences, convergence.

*

INTRODUCTION – PROBLEMATIQUE

Notre ambition dans cette étude est de montrer que l'espace couvert aujourd'hui par l'Adamaoua constitue sans nul doute un espace à tous égards hétérogènes, que ce soit par son histoire, sa sociologie, ses ressources économiques et bien sûr, ses formes d'expressions culturelles dans tous leurs aspects. Mais malgré cette diversité qu'il faut garder à l'esprit, comme chaque fois que l'on réunit ainsi plusieurs peuples aux groupes humains, ce regroupement n'est pas totalement artificiel, il est même assez significatif.

Nous n'insistons pas sur le *Jihad* qui a suivi la conversion des Peul à l'islam¹ et a abouti le plus souvent à un transfert de pouvoir au profit de ceux-ci, et

* Département d'Histoire, Université de Yaoundé I, Cameroun.

¹La conversion des Peul à l'islam est relativement récente. Traditionnellement, ce peuple d'éleveurs en déplacement constant, adore les astres et quelques génies. C'est à partir du XVIII^e siècle et surtout au XIX^e que les Peul mettent leur zèle de néophytes au service du prosélytisme religieux.

de ce fait à une transformation des rapports entre eux et les autres groupes sociaux. Ce sont les interactions, les échanges et les spécificités qui nous intéressent. Qu'entend-on par Adamaoua ? Qu'est ce qui fait de l'Adamaoua un espace de divergences et de convergences ?

La thèse que nous soutenons est que l'Adamaoua est un espace de coexistence, de rencontre (spirituel, ethnique, etc.), mais surtout d'inégalité en faveur des Peul, ethnie culturellement, économiquement et politiquement dominante. L'hypothèse que nous avons émise tient entre autres, au souci de toutes les administrations (coloniale et post-coloniale) de maintenir le statu quo. Notre plan de travail consiste à montrer dans un premier temps que l'Adamaoua est un ensemble significatif : évolution de l'espace connu aujourd'hui sous le nom de l'Adamaoua, coexistence de plusieurs religions, etc. Dans un second temps, nous montrons que l'Adamaoua est un carrefour d'échanges et d'interaction : constitution des grandes entités ethniques de l'Adamaoua, installation du pouvoir blanc et héritage colonial. Et, dans un troisième mouvement, nous tentons d'analyser les spécificités politiques et économiques actuelles de l'Adamaoua.

Nous espérons ainsi démontrer à travers cette histoire et ce présent que le plateau de l'Adamaoua est un espace de divergences et de convergences. Pour ce faire, nous avons eu recours aux données qui sont, nous le précisons fragmentaires et inégales selon les périodes. Elles sont produites dans différents contextes et proviennent des administrateurs coloniaux, des historiens, des anthropologues, des ethnologues, des missionnaires, des témoins personnels, etc. Nous avons également collecté des données (enquêtes orales) qui nous permettent de mener cette brève étude.

I- L'ADAMAOUA: UN ENSEMBLE SIGNIFICATIF

L'espace géographique connu aujourd'hui sur le nom de l'Adamaoua n'est pas totalement artificiel dans la mesure où au XIX^e siècle, cet espace fut parti de l'Adamawa², immense province de l'empire peul de Sokoto. Au début du XIX^e siècle, les Peul³, pasteurs à bovidés, désignaient cette extension de leur territoire :

² Historiquement, le terme Adamawa réfère à l'immense province orientale de l'empire peul de Sokoto, centré sur sa capitale Yola, au bord de la Bénoué. Il intégrait toute la partie septentrionale de l'actuel Cameroun et la frange centre-Est du Nigeria.

³ Les concernés se nomment eux-mêmes Fulbé (Foulbé). Le nom Peul est probablement dérivé du terme pullo, singulier de fulbé. Les dépositions les plus crédibles situent le foyer originel des Peul dans le Haut-Nil, où leurs lointains ancêtres avaient séjourné (Ch. A. Diop, *Afrique noire précoloniale*, Paris, Présence Africaine, 1963). Par la suite, les Peul vont opérer une longue migration multiséculaire, du Sahara encore verdoyant ou Bornou, en passant par la vallée du fleuve Sénégal. Ils étaient attirés par les riches pâturages de

Fombina (le Sud, en fulfulde) dans la langue des Peul, tandis que les hautes terres étaient appelées simplement *Hoosere* (la montagne).

Aujourd'hui, sur proposition d'E. Mohammadou lors du colloque «peuples et culture de l'Adamaoua (Cameroun)» organisé du 14 au 16 janvier 1992 à Ngaoundéré, l'Adamaoua se réfère à une région géographique qui correspond *grosso modo* à la province du Cameroun qui porte le nom, avec pour capitale Ngaoundéré. Elle est caractérisée par des altitudes élevées et un relief de plateau qui s'étend au centre du Cameroun, de la frontière nigériane à celle de centrafricaine. Actuellement, c'est la seule région au Cameroun qui ne tienne pas son nom d'une simple orientation géographique mais d'un héritage historique.

Cette séquence, pour brève qu'elle ait été à l'échelle de l'histoire des sociétés et quelles que soient les différentes formes qu'elle a revêtues, n'en est pas moins importante dans la mesure où elle fut marquée par l'établissement d'un ordre politique étatique à partir de l'idéologie du pouvoir peul ; par l'accentuation de l'ancrage de la région dans la sphère d'influence des puissantes civilisations musulmanes qui parsemaient les rives du Lac Tchad et au-delà du Maghreb et par la diffusion d'une "langue officielle", donc d'une langue de pouvoir, le "fulfuldé"⁴.

En d'autres termes, si pour le Peul, cet espace évoque quelque éden, pour le paléonigritique⁵, cette séquence a apporté les modalités de la domination autoritaire ajoutant aux formes propres des sociétés autochtones (qu'elles soient segmentaires ou proto-étatiques) celle dérivant de l'ordre politique peul⁶.

l'Adamawa. Ils pénètrent l'Adamawa après le *Jihad* d'Ousman Dan Fodio de 1804. A partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle, ils sont fortement installés dans la région.

⁴ C'est dans la région de Tekrou, qui constitue un cadre privilégié de l'ethnogenèse des Peul que la langue peule (fulfulde) fut élaborée. Aujourd'hui, la plupart des habitants du Nord-Cameroun quelle que soit leur position ethnique parlent au moins le fulfulde du marché comme langue véhiculaire. Elle était et est encore considérée comme *Lingua Franca* dans toute la partie septentrionale du Cameroun, bien que les clivages linguistiques aient subsisté (M.Z Njeuma, « The Lamidats of Northern Cameroon (1800-1884) », in M.Z Njeuma (éd), *Introduction to the History of Cameroon. Nineteen and Twentieth Century*, London Macmillan, 1989, pp.11-21.

⁵ Par ce terme, nous désignons les peuples "autochtones" (L. Frobenius, *Peuples et civilisations traditionnelles du Nord-Cameroun*, traduction d'E. Mohammadou, 1987) présents dans l'Adamaoua avant la conquête peule. Ceux-ci sont caractérisés par une grande diversité ethnique, les principaux groupes étant les Mbum, les Gbaya, les Dii (Dourou), les Voûté, les Mambila, les Tikar, etc. Dans ce texte nous utilisons invariablement paléonigritiques, autochtones, populations non musulmanes. En tout cas, il importe de disqualifier les termes à connotation péjorative et méprisante: *Kirdi* (en Arabe choa) ou *Kaado* (pluriel de *Haabe*) que les Peul utilisent pour exprimer leur sentiment de supériorité à l'égard des populations non musulmanes.

⁶ Au Nord-Cameroun en général, l'ordre politique peul s'exerce au sein des structures traditionnelles appelées Lamidats. Ce sont des entités spécifiques créées à la suite de la

Mais depuis cette séquence et l'accession à l'indépendance en passant par la période de domination coloniale, chaque groupe ethnique a cultivé son identité, ses particularismes et connu des parcours différents sans pour autant parvenir (si tant est qu'il l'ait réellement voulu) à faire du passé peul et colonial table rase. Le plus remarquable est encore que, pour la plupart d'entre eux, ces trajectoires sont restées relativement pacifiques hormis l'intermède islamo-peul et colonial et une violence politique généralement plus endémique que manifeste, ces peuples se distinguent à l'échelle de tout le Cameroun par une réelle stabilité politique, confirmée d'une part dans les années 50 par leur capacité à contrôler les troubles qui ont accompagné le transfert de souveraineté dans la partie méridionale du Cameroun⁷ et d'autre part à maîtriser « la transition démocratique » du début des années 90 non maîtrisés ailleurs⁸.

Cet espace, qui correspond *grosso modo* à ce que le pouvoir administratif appelle Adamaoua ou « château d'eau » du Cameroun, est ainsi significatif dans la mesure où il est représentatif de la complexité et de la pluralité camerounaises. Ces caractéristiques sont entretenues par une dialectique animée d'un côté par une volonté persistante de bien marquer son identité, sa différence par rapport aux voisins avec lesquels bien des péripéties de l'histoire contemporaine ont été partagées d'où des litiges sous forme de contentieux sur la visibilité politique, la gestion de l'espace, si non de réelles échauffourées intercommunautaires, comme entre communautés gbaya et peule en mars 1992⁹.

conquête peule. Véritables Etats sous leur forme traditionnelle, on trouve à leur tête des Lamibé (Pluriel de Lamido). L'islam est le fondement du pouvoir et l'autorité du Lamido émane d'Allah. Ses pouvoirs sont à la fois politiques, spirituel et militaire. La *Faada*, conseil des notables, assiste le Lamido dans l'exercice de ses fonctions. Lorsque le Lamido meurt, le successeur peut être le fils du *de cuius* ou alors un descendant dans la lignée de l'ancêtre qui est venu conquérir et organiser le territoire.

⁷ Sur la question de l'ancienneté de la révolte au Sud-Cameroun, lire R. Joseph, *Le mouvement nationaliste au Cameroun*, Paris, Karthala, 1985.

⁸ En 1990, le multipartisme est de retour au Cameroun comme ce fut le cas au début des années 50. Les deux premières années de cette phase (90-92) sont marquées dans le Sud du pays par des événements inhabituels qui se succédaient à un rythme intense : ajustement institutionnel, montée des tensions sociales, « villes mortes », échauffourées intercommunautaires ; bref, l'Etat n'était plus apparu comme le régulateur des demandes sociales. Sur cette question, on lira avec intérêt N. Van Wallé, « Rent Seeking and Democracy in Africa », with an illustration from Cameroon », communication au colloque « The economics of political libérazation in Africa », Haward University, March 6-7 1992 ; sur les manifestations subtiles de l'insoumission, lire C. Monga, « l'émergence de nouveaux modes de reproduction démocratique en Afrique noire », *Afrique 2000*, revue africaine de politique internationale, N° 7, 1991 pp.111-125.

⁹ Des événements sanglants étaient survenus à Meiganga dans l'Adamaoua en Mars 1992 entre les communautés gbaya et peule. Des manipulations à des fins politiciennes avaient

Dans la pratique, cette renaissance culturelle se traduit ces dernières années par la création des “comités de développement” et par l’intérêt des non musulmans de l’Adamaoua pour leur histoire et les traditions de leurs ethnies : participation aux cérémonies d’initiation traditionnelle, expositions culturelles, semaines culturelles, etc. Pour illustrer ce phénomène, on peut prendre comme exemple la revitalisation du “*Labi*”¹⁰, rite d’initiation des Gbaya et la semaine culturelle des Nyem-Nyem appelée le “*Nvoun*”. Cette dernière est une fête commémorative de la résistance héroïque du peuple Nyem-Nyem face aux armées des ‘envahisseurs’ dont la puissante cavalerie de Tibati (Lamido Nya-Mboula) et surtout l’armée coloniale allemande. La fête a lieu chaque année au mois de février en une sorte de pèlerinage. Ils nettoient les tombes et procèdent à des cérémonies rituelles accompagnées de danses, de prédications, de libations, d’exhibitions guerrières et de nombreuses autres manifestations culturelles¹¹. Depuis quelques années, la délégation provinciale de la culture de l’Adamaoua conjugue ses efforts avec celles du tourisme et de la communication pour donner à cette fête traditionnelle une envergure nationale et internationale.

Le phénomène ci-dessus est aussi marqué par la christianisation qui est parfois une manière de protester contre l’hégémonie peule. En effet c’est parmi les peuples autochtones réfractaires à l’islam, que les missionnaires européens ont trouvé des adeptes du christianisme pendant et après la colonisation. Les missions chrétiennes installées dans l’Adamaoua ont connu une progression continue au point où il a fallu nommer un évêque autochtone (Gbaya) à Ngaoundéré¹². Dans la plupart des villages, des petites communautés protestantes et catholiques ont vu le jour. C’est surtout les femmes et jeunes qui se sont montrées réceptifs à cette religion, c’est-à-dire les catégories marginalisées hors des structures des Lamidats et des “chefferies”.

Tout ceci débouche sur une dialectique à savoir que la christianisation menace non seulement d’opposer les “chefs” autochtones et une partie des leurs

invoqué « des antagonismes historiques séculaires ». Ces informations avaient reçu, de la part des médias tant privés qu’officiels, un traitement inadéquat faute d’une connaissance réelle des données historiques.

¹⁰ Voir Ninga Sango, « Le « Labi », rite d’initiation des Gbaya », in *Peuples et cultures de l’Adamaoua (Cameroun)*, Paris, Orstom, Ngaoundéré Anthropos, 1993, pp.181-186.

¹¹ Cf.F. Mama, « monographie historique des Nyem-Nyem de l’Adamaoua (Nord-Cameroun) », Mémoire de DIPES II, août 1994 et P. Bekolo (alias Pabé Mongo), « La modernité culturelle de l’Adamaoua », in *Peuples et cultures de l’Adamaoua (Cameroun)* », ouvrage cité, pp.305-312.

¹² Sur la question de la christianisation des peuples autochtones de l’Adamaoua, on lira avec profit les travaux de K. Lode, notamment : *Appelés à la liberté : histoire de l’Eglise Evangélique luthérienne au Cameroun*, Improced Amstelveen, 1990 et « l’apport culturel de la mission norvégienne en Adamaoua », in *Peuples et cultures*, ouvrage cité, pp. 249-263.

administrés, mais aussi, il s'agit d'une "rébellion" ouverte contre le système lamidal : « *Le christianisme représente en effet un danger politique lattant pour le pouvoir lamidal musulman, puisque les églises possèdent le potentiel idéologique et organisationnel pour réunir les groupes autochtones et créer une identité collective pouvant s'opposer effectivement à l'hégémonie peule* »¹³.

En effet, on connaît, le rôle joué par les églises – que les autorités n'ont jamais pu contrôler entièrement – pour l'arrêt de la pratique de l'esclavage et leurs protestations contre les abus administratifs.

II- INTERACTION ET ECHANGES DANS UN ESPACE TOUJOURS OUVERT

En dépit des disparités appréciables, les peuples autochtones de l'Adamaoua partagent un certain nombre de traits communs non négligeables lorsque l'on se penche sur leur production culturelle, notamment de ses formes religieuses, socio-politiques, les versions de tradition d'origine¹⁴, la musique¹⁵, etc.

Il s'agit d'un espace ouvert dans le sens où, depuis des siècles, des migrations de populations d'origines diverses se sont achevées dans le plateau de l'Adamaoua, car : « *Toutes les dispositions crédibles confirment qu'aucun des peuples présents sur le plateau de l'Adamaoua n'est autochtone dans son habitat actuel ; cela invite l'historien à se garder d'une manipulation idéologique tendant à attribuer à quelque peuple que ce soit des privilèges liés aux droits "du premier occupant"*. En conséquence, des notions telles qu'autochtones, envahisseurs,

¹³ K. Schilder, « Etat et islamisation au Nord-Cameroun (1960-1982) », *Politique Africaine*, N°41, Mars 1991, pp.144-148.

¹⁴ Même si aucune étude archéologique n'a encore été faite dans ce sens en Adamaoua, l'ethnogenèse du plateau de l'Adamaoua est de plus en plus connue grâce aux travaux d'E. Mohammdou. Ce dernier a en effet fourni une somme considérable de données orales sur les peuples de l'Adamaoua : Peul mais aussi Mbum, Vouté, Dii, Laka, Mambila, etc. Voir entre autres : *Traditions historiques des peuples du Cameroun central*, Tokyo, ILCAA-ISH, Shun'ya Hino. Ed., Japan, 1991, 2 Vol, *Les royaumes foubé du plateau de l'Adamaoua, au XIXe siècle : Tibati, Tignère, Banyo, Ngaoundéré*, Tokyo, ILCAA, 1978 et surtout T. M. Bah, « L'œuvre d'Eldridge Mohammadou : sa contribution à l'historiographie camerounaise », in *La recherche en histoire et l'enseignement de l'histoire en Afrique centrale francophone*, Publications de l'Université de Provence, 1997, pp. 45-61.

¹⁵ La province de l'Adamaoua est selon Adala Hermenegildo, un véritable « Paradis musical », qui offre des musiques variées : musiques rituelles et musiques de cour qui sont des modes d'expression « traditionnels » ; Cf. Adala Hermenegildo, « Musique de l'Adamaoua », in *Peuples et cultures de l'Adamaoua (Cameroun)*, ouvrage cité, pp.219-224.

doivent être relativisées et subir un traitement souple, afin de mieux traduire la complexité des phénomènes humains relatifs aux migrations et à l'implantation »¹⁶.

On sait aussi que l'Adamaoua, carrefour géographique et climatique, est encore généralement perçu comme étant le point de départ des migrations des principaux peuples et cultures du Cameroun. En effet, cette région est la matrice historique qui a fabriqué et dispatché les principaux peuples et cultures du Cameroun. Ce lien avec les origines de plusieurs peuples et la mythification de la région en tant que "château d'eau" camerounais contribuent à la notoriété de l'Adamaoua.

Mais au-delà de ces représentations symboliquement fortes, mais ponctuelles, le peuplement de la région résulte de la convergence et de mouvement de populations qui, venant du septentrion, notamment de l'Est à travers la voie naturelle du Darfour-Kordofan (Mbum), du Soudan ou du bassin de la Lobaye (Gbaya), du sudan nilotique (Vouté) et du Nord dans la montagne de Njakwa près de la Bénoué (Dii ou Dourou), ont submergé les autochtones parmi lesquels le peuple Pànyà qui peut être considéré comme le plus ancien de la région¹⁷. C'est sur ces bases que se sont constituées les grandes entités ethniques que l'on peut identifier dans l'Adamaoua et de manière plus éparpillée, dans toute la partie septentrionale du Cameroun. Mais l'oralité qui présidait à la communication et à l'expression culturelle de ces sociétés n'offrit qu'une résistance fragile aux formes culturelles que d'autres migrants vont apporter dans la région. Venant de l'Ouest, c'est d'abord l'installation au début du XIXe siècle, de différents clans peuls qui, avec le "fulfulde" l'Arabe et le Coran, introduisent une culture indissociable d'un culte monothéiste. De la rencontre avec les paléo nigritiques, va naître la domination de la culture peule qui, à la fin de la conquête, va se diffuser-du moins pour ce qui est du "fulfulde" dans toute la région au cours du XIXe et du XXe siècles. C'est ensuite, à partir de 1893, l'installation du pouvoir blanc -officiellement présent sur la côte depuis 1884- qui va agir au profit des Peul supposés contribuer à la prospérité des territoires et de la métropole par l'élevage et autres cultures auxquelles les populations se consacrent sur les hauts plateaux de l'Adamaoua, dans les montagnes du Nord ou encore le long de la vallée de la Bénoué. Avec la courte période de la colonisation allemande (1884-1916), c'est une nouvelle forme de culture écrite qui

¹⁶ T.M.Bah, « Le facteur peul et les relations interethniques dans l'Adamaoua au XIXe siècle », in *Peuples et cultures de l'Adamaoua (Cameroun)*, ouvrage cité pp.61-86. E. Mohammadou relativise aussi la notion d'autochtone et dénonce les manipulations idéologiques de la notion d'ethnie : « Aucune des composantes ethniques de ce pays ne peut se targuer d'avoir été toujours là : toutes, sans exception, ont été à un moment ou à un autre du passé, d'une provenance extérieure au triangle géopolitique que constitue le Cameroun d'aujourd'hui ». Cf. *Traditions historiques*, ouvrage cité, p. 5.

¹⁷ E. Mohamadou, *Traditions Historiques*, ouvrage cité, p.207.

s'impose sans pour autant s'opposer à l'usage du "fulfulde" ou de la pratique de l'islam. Mais l'héritage des peuples autochtones de la région tient surtout aux incidences politiques de l'installation des Peul venant de l'Ouest. Afin de stabiliser leur pouvoir économique, les Peul et assimilés (Haoussa, Bornouan/Kanuri, Arabe-choa, Kotoko, Mandara, etc.) parsemèrent des Lamidats (de Ngaoundéré à Banyo en passant notamment par Tignère, Tibati et Kontcha) à la vie agitée tant en raison des rivalités lamidales internes qu'en raison des affrontements avec les escouades Mbum, Tikar, Nyem-Nyem, Vouté, etc.¹⁸. Cet appareillage politique aux visées avant tout économiques¹⁹ n'était pas à même de résister aux entreprises impériales dès lors que les gouvernements de Berlin et plus tard de Paris avaient inscrit la région dans leur stratégie. La région fut d'abord parcourue par des personnalités fortes allant de la côte jusqu'à la région du Nord : Siegfried Passarge et Von Vechtriz (1893-1894), Hans Dominik (1899-1902) Fritz Bauer (1902-1903), sans avoir au départ de mission officielle, mais suscitant l'intérêt, puis bénéficiant du soutien de différents lobbies scientifiques (Sociétés de Géographie), politiques, religieux, (missions), si non économique, alimentant ainsi la compétition entre les autorités politiques de Berlin. Réticentes à s'engager, celles-ci utilisèrent d'abord le subterfuge de compagnies privées, dites "à charte" comme la Société Coloniale Allemande ou DKG (Deutsche Kolonialgesellschaft) qui avait financé l'expédition de Von Vechtriz Passarge en 1893-1894. Cette société pressait le gouvernement allemand dès 1895 de prendre la possession effective des territoires de l'Adamaoua²⁰ jusqu'au Lac Tchad qui lui avaient été reconnus, et ceci par la voie la plus rapide, celle du Niger-Bénoué²¹. Mais outre l'indétermination habituelle des autorités de Berlin dont les politiques coloniales varièrent au gré des priorités établies à Berlin, plus préoccupées par leurs engagements européens que par la scène africaine, les

¹⁸ Voir notre article intitulé « Les rouages et les structures de contrôle du régime Lamidal au Nord-Cameroun : le cas du Lamidat de Ngaoundéré au XIX^e siècle », *Al-Maghrib-al-Ifriqi*, revue spécialisée dans le patrimoine et les études africaines, N° 06, Institut d'Etudes Africaines, Université Mahomed V, Rabat, Maroc, pp. 146-172.

¹⁹ Dans leurs articles respectifs, P-F. Lacroix, « L'islam peul de l'Adamaoua », in T-M Lewis (éd.) *Islam in Tropical Africa*, London, Oxford University Press, pp.401-407; Ph. Burnham, « L'ethnie, la religion et l'Etat. Le rôle des peuls dans la vie politique et sociale du Nord-Cameroun », *Journal des Africanistes*, N° 61, pp. 73-102, et T.M. Bah, « Le facteur peul et les relations... », article cité, soulignent à juste titre le manque d'inclination de l'élite dirigeante peule de l'Adamaoua à faire du prosélytisme pour l'islam auprès des groupes autochtones. Ils attribuent en partie ce phénomène aux bénéfices économiques importants que les dirigeants peuls pouvaient tirer des sujets non musulmans, plutôt que des convertis.

²⁰ Synthèse d'E. Mohammadou dans « Les sources de l'exploration et de la conquête de l'Adamaoua et du Bornou allemand (1893-1903) : Passarge, Dominik, Bauer », *Paideuma*, N° 40, 1994, pp. 37-66.

²¹ Ibid.

vues de la DKG étaient contrecarrées par celle du nouveau gouverneur de l'époque Jesto Von Puttkamer, partisan de l'usage des armes et d'une pénétration à partir de la côte²². Si la violence de la colonisation allemande est connue : répression de la révolte de tendance mahdiste de Goni Wadday en 1907, déposition voire assassinats systématiques des Lamibé²³, l'administration française qui remplace les Allemands après la première guerre mondiale, consciente du danger que représente l'islam pour leur entreprise, sut initier une politique spécifique appropriée aux populations islamisées et utiliser ponctuellement la force pour s'imposer entre 1916 et 1960²⁴.

Mais l'héritage colonial se trouve plus profondément dans la généralisation d'une politique de discrimination ethnique en faveur des populations placées sous la bannière de l'islam. En dépit des incidents qui ont émaillé les relations entre ces dernières et les représentants des colons (symbolisés par les dépositions et les exils de quelques Lamibé), c'est l'organisation sociale hiérarchisée du système lamidal imposée depuis le *jihad* peul du début du XIX^e siècle (1804) qui fut renforcée, plaçant évidemment les Peul au sommet et les autochtones dominés au bas de la hiérarchie, ceux-ci se trouvant privés de la plupart des droits économiques, sociaux et politiques, Bornouan, Haoussa, etc. se trouvant en situation intermédiaire. Dans tout le Nord-Cameroun, cette politique a eu des conséquences profondes et durables non seulement dans les représentations sociales mais aussi très concrètement dans la distribution de la ressource vitale que constitue la terre, les populations paysannes non musulmanes étant expulsées des terres fertiles et repliées sur les montagnes et les rochers. La question foncière se trouve ainsi à la base de bien de crises socio-politiques depuis plus d'un siècle.

Ainsi, les difficultés de l'entreprise de l'administration française l'ont conduit à pérenniser des formes d'organisation précoloniales avec les Lamidats du Nord, mais aussi avec toutes les régions où foisonnent les modes d'organisations politiques très fortes, hiérarchisées et centralisées, à commencer par les puissantes 'chefferies' de la région Bamiléké. On peut même conclure que dans le contexte colonial, ces structures n'avaient pas perdu grand-chose.

²² L' "Adamaoua" allemand se rapportait à l'Adamaoua actuelle et la région de Garoua qu'ils investirent de l'ancien rôle de Yola sur leurs possessions.

²³ A-P. Temgoua, « L'islam et le pouvoir colonial allemand au Nord-Cameroun, 1899-1916 », in M. Gomez-Perez (éd.), *L'islam politique au sud du Sahara. Identités, discours et enjeux*, Paris, Karthala, 2005, pp. 375-3994.

²⁴ Selon G.L. Taguem Fah, (« Le facteur peul, l'islam et le processus politique au Cameroun », *Islam et Sociétés au Sud du Sahara*, N° 14-15, 2000-2001, pp.81-98), cette politique s'appuyait pour l'essentiel sur les autorités musulmanes, les confréries religieuses et le pèlerinage à la Mecque. Il s'agit en fait de la « politique musulmane de la France au Cameroun ».

Pourtant, la décolonisation s'était globalement effectuée de manière pacifique dans l'Adamaoua en particulier et le Nord-Cameroun en général. Ceci tenait tout autant au pragmatisme des Lamibé et du gouvernement français²⁵ qu'à la presque inexistante d'une élite locale nationaliste formée dans les institutions de la métropole et capable d'occuper les fonctions politiques progressivement ouvertes après la deuxième guerre mondiale à la majorité autochtone, c'est-à-dire camerounaise.

En simplifiant, on peut distinguer le Nord, le domaine de grands Lamidats peuls et autres principautés kotoko, kanuri, mandara et arabe choa, musulmans ayant conservé une structure "théocratique" et le sud lui-même partagé entre les populations bantou égalitaires²⁶ et hiérarchisés. L'administration française applique le système "d'administration indirecte" au Nord, qui se prêtait bien par ses structures politiques et sociales à ce type d'administration²⁷.

Entre l'administration française et les masses, les Lamibé firent en quelque sorte écran. Comme ils avaient tout intérêt à voir le maintien d'un système qui les favorisait (ils pouvaient rendre la justice, légiférer, lever des impôts, etc.), ils constituèrent un facteur de conservatisme. Par ailleurs leur diversité amenait les populations à rester isolées dans leurs Lamidats sans pouvoir concevoir l'appartenance à un cadre plus vaste. Ces Lamibé furent donc un obstacle à l'épanouissement du sentiment national.

L'évolution économique et sociale accentua aussi les différences existant entre l'Adamaoua en particulier ou le Nord en général et le sud. Le Nord Cameroun formait une zone d'économie traditionnelle finalement assez pauvre. En raison de la forte implantation de l'islam, les missions chrétiennes ne purent y exercer leur

²⁵ Face à la montée de l'Union des Populations du Cameroun (U.P.C), véritable parti du nationalisme Camerounais, l'administration coloniale créa des associations de contre-propagande telles que l'Association pour le Progrès Economique et Social de Ngaoundéré (APSEN) [ANY AC 7995, rapport politique mensuel, Ngaoundéré, avril 1956] et la Médiation Franco-camerounaise (MEDIA FRANCAM). Pour plus d'amples informations voir, G.L. Taguem Fah, « Les formations politiques au Nord-Cameroun : l'exemple de la médiafrancam », *Annales de la FALSH de l'Université de Ngaoundéré*, Vol. II, 1997, pp.55-76. Ces mouvements, essentiellement implantés en région islamisée avaient pour objectif de contrecarrer l'action de l'UPC.

²⁶ Sur la côte, il existait bien des autorités traditionnellement reconnues par les populations, mais qui n'avaient pas l'autorité administrative des Lamibé du Nord ou des *Fo'o* de l'Ouest. A l'Est, au Sud et au Centre, ce fut encore plus compliqué voire impossible, puisque les sociétés étaient égalitaires, sans chefs, comparées aux régions du Nord ou de l'Ouest. Les colons (allemands et français) en désignèrent arbitrairement mais, ils ne parvinrent pas à se faire obéir.

²⁷ Cf. G.L. Taguem Fah, « Les élites musulmanes et la politique au Cameroun de la période française à nos jours », Thèse de Doctorat de 3^e cycle en Histoire, Université de Yaoundé I, Juin 1997.

influence. Or le développement de l'enseignement était lié à leur présence. Ainsi, le Nord va-t-il accuser un grand retard en matière de scolarisation par rapport au Sud²⁸. Ceci n'empêcha cependant pas le mouvement nationaliste camerounais incarné par l'Union des Populations du Cameroun (l'UPC) de mener des tentatives de pénétration dans le Nord²⁹, et surtout la participation et la présidence très officielle des cérémonies de l'indépendance par un membre de l'"élite" musulmane en l'occurrence Ahmadou Ahidjo. Ce dernier s'était appuyé sur le "bloc de pouvoir régional" pour assurer pendant près d'un quart de siècle, la pérennité de son pouvoir.

III- DES SPECIFICITES CERTAINES

Sur ce large héritage partagé plus au moins diffus, chaque population, chaque gouvernement a pu s'efforcer de cultiver ses spécificités, son identité, sa différence. Cette volonté s'est manifestée aussi bien sur le terrain politique que sur le terrain économique ou dans le domaine culturel.

Si la vie politique a été globalement marquée par la stabilité, la reproduction et le renforcement du système ancien d'inégalité et de domination qui caractérisent les rapports entre musulmans et non musulmans depuis la conquête peule, chaque gouvernement s'est appliqué à se distinguer au travers de son discours idéologique. Par exemple, au "libéralisme planifié" et le "développement autocentré" d'Ahmadou Ahidjo, répondait la philosophie du "libéralisme communautaire" du président Paul Biya, chacune de ces formules symbolisant effectivement des conceptions différentes de l'ordre social à construire. Et curieusement, même du temps du parti unique et en dépit des discours de circonstance et des inclinations de certains intellectuels, aucun pouvoir n'a cherché à limiter "l'hégémonie peule"³⁰ dans la région.

²⁸ G. Nicolas, *Dynamique de l'islam au Sud du Sahara*, publication orientale, Paris 1981, p. 211.

²⁹ Voir Idrissou Alioum, « Les tentatives de pénétration de l'UPC au Nord-Cameroun sous administration française (1951-1955) », Mémoire de Maîtrise en Histoire, Université de Yaoundé I, 1996.

³⁰ De nombreux faits montrent la permanence dans le Nord-Cameroun, et au lendemain de l'indépendance des formes de domination et d'inégalité. Par exemple, le recrutement et la promotion des officiers militaires sous le régime d'Ahidjo (Cf. analyses de G.L. Taguem Fah, « Processus politique, mutation sociale et renouveau islamique au Cameroun », *Rupture/Solidarité*, N°4, Paris, Karthala, 2003, pp. 215-242), la main mise des Peuls et assimilés sur les appareils administratifs régionaux et nationaux (Cf. Ph. Burnham, « L'ethnie, la religion et l'Etat : le rôle des Peuls dans la vie politique et sociale du Nord-Cameroun », *Journal des Africanistes*, N° 61, 1991, pp. 73-102.

Au-delà des idéologies donc, les pratiques politiques n'ont pas suivi des cours particuliers³¹ même si aujourd'hui le pouvoir doit se référer aux canons de la "démocratisation" et de la "bonne gouvernance" définis par les puissances occidentales. Cette région par des voies propres a connu la période du parti unique. Si celui-ci s'est imposé presque tout naturellement pendant le règne d'Ahmadou Ahidjo (1960-1982), l'époque de Paul Biya (1982-) sera marquée par le retour au multipartisme notamment à partir des années 1990.

Sur le plan économique, la politique a été plus nettement différenciée, du moins aussi longtemps que le Banque Mondiale et le Fond Monétaire International ont imposé un "ajustement structurel" impliquant la mise en application d'une politique libérale. Celle-ci était de toute façon en vigueur au Cameroun où la rivalité entre capitalisme expatrié et capitalisme autochtone a entretenu une dynamique économique permettant tant bien que mal de traverser les périodes de crise et de limiter les conséquences de la crise de l'économie mondiale. Ceci s'est toutefois marqué dans l'Adamaoua par une position régionale défavorisante et dominée, l'Adamaoua ne bénéficiant pas d'une infrastructure (transports, industries, etc.) et de réseaux commerciaux qui peuvent lui permettre de valoriser les produits de son agriculture, de son élevage et de drainer des investissements. Naturellement enclavé, les colonisateurs n'avaient pas investi. Par la suite, la dictature et l'étatisation de l'économie devait durablement sinistrer l'Adamaoua, aggraver les handicaps naturels et mettre à mal les politiques sociales (éducation, santé, etc.). De ce point de vue, l'Adamaoua tarde à sortir de sa situation de léthargie, de pauvreté, de dépendance et même d'apathie politique.

Ces faits impliquent la dégradation de la situation économique, la faiblesse de la croissance et, à fortiori, du développement, ce qui, fondamentalement se traduit par la dégradation des conditions d'existence des populations tant rurales qu'urbaines et l'aggravation des inégalités sociales. Et si, à l'aube du XXI^e siècle, le Cameroun se réfère aux recettes du néolibéralisme sous le contrôle des instances internationales, il faut reconnaître que cette politique n'a encore apporté la preuve que c'était là la voie d'une prospérité permettant un meilleur partage de richesses. Mais l'Adamaoua aussi n'a pas connu les grandes catastrophes humanitaires

³¹ Il faut cependant signaler qu'après la relève présidentielle de 1982, et le coup d'Etat manqué de 1984, l'arrogance musulmane, la répression culturelle et la discrimination avaient un peu diminué à tel point que beaucoup de non musulman parlaient de "libéralisation". Pour une meilleure intelligence de ces changements, lire Kee Schilder, « La démocratie aux champs : les présidentielles d'octobre 1992 au Nord-Cameroun », *Politique Africaine*, N°50, Juin 1993, pp.114-122 et « Etat et islamisation au Nord-Cameroun (1960-1982) », *Politique Africaine*, N° 41, mars 1991, pp.144-148.

(famine, malnutrition, inondation, cholera, sécheresse, etc.) qui ont affecté certaines régions septentrionales du Cameroun.

EN GUISE DE CONCLUSION

Cette histoire et ce présent marqués par le télescopage d'espérances et de désillusions ont des conséquences directes sur le contexte culturel qui caractérise la région. Pluralisme linguistique aux conséquences limitées par la présence d'une langue véhiculaire (le fulfuldé) commune ; pluralisme religieux ayant abouti globalement à une coexistence pacifique entre les multiples variantes de l'interprétation de la Bible, du Coran et des religions traditionnelles dites animistes ; pluralisme artistique s'exprimant notamment dans la danse ou la musique ; pluralisme littéraire bien sûr, la région ayant produit quelques auteurs qui, sur des registres différents et avec des regards différents (du fait de leurs origines et des contextes), parfois consentant (du fait des journaux à caractère régional), nous permettent aujourd'hui d'avoir sur cette région encore mal connue (car vue le plus souvent au travers des catalogues des voyageurs), un regard et un savoir plus proches des préoccupations, des sentiments et des aspirations de ces groupes de populations qui habitent cette partie du Cameroun³².

³² Le lecteur dispose, par exemple, en français de : L. Holtedahl, S. Gerrard, M.Z. Njeuma et J. Boutrais (éd), *Le pouvoir du savoir. De l'Arctique aux Tropiques*, Paris Karthala, 1999 ; J. Boutrais (éd.) *Peuples et cultures de l'Adamaoua, (Cameroun)*, ouvrage cité ; E. Mohammadou, *Royaumes foubé du plateau de l'Adamaoua*, ouvrage cité ; J-C Froelich, « Le commandement et l'organisation sociale chez les Foulbé de l'Adamaoua (Cameroun) », *Etudes Camerounaises*, N°45-46, septembre – décembre. 1954 ; « Notes sur les Mbum du Nord-Cameroun », in *Journal de la Société des Africanistes*, N° 29, 1959, pp. 94-110, etc.